Écrire l'histoire
Histoire, Littérature, Esthétique

4 | 2009
Le détail (2)

Du poids de l'argent

Des Trois Mousquetaires au Vicomte de Bragelonne

Françoise Asso

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/elh/892
DOI : 10.4000/elh.892
ISSN : 2492-7457

Éditeur
CNRS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 16 octobre 2009
Pagination : 25-35
ISBN : 978-2-35698-014-4
ISSN : 1967-7499

Référence électronique
Françoise Asso, « Du poids de l'argent », *Écrire l'histoire* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 16 octobre 2012, consulté le 23 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/elh/892 ; DOI : https://doi.org/10.4000/elh.892

Tous droits réservés

Françoise Asso

Du poids de l'argent

Des *Trois Mousquetaires* au *Vicomte de Bragelonne*

Il est beaucoup question d'argent dans les trois romans qui forment la trilogie des *Mousquetaires*, ce qui ne veut pas dire qu'il ait toujours une réelle importance romanesque. Au cœur du roman dans *Le Vicomte de Bragelonne*, où on ne le voit guère, il n'est dans *Les Trois Mousquetaires* au centre d'aucune action, d'aucune intrigue – mais sans cesse présent comme ce dont on parle, dont on se préoccupe, après quoi l'on court, et comme ce que l'on voit, que l'on soupèse, que l'on montre.

L'argent, en lui-même, ne saurait être un détail, surtout lorsqu'on passe d'un certain type de pensée économique à un autre. Mais la manière dont il apparaît est bien un de ces détails qui donnent au roman la possibilité de dire et d'écrire l'histoire autrement que ne le font les historiens.

En ce temps-là…

Le leitmotiv du *Vicomte de Bragelonne* n'est pas seulement la formule, comme un soupir, de ceux qui ont vieilli : chez d'Artagnan en particulier, qui en fait un usage immodéré, surtout dans la première partie du roman, le temps de la jeunesse coïncide précisément avec un temps historique, héroïque, épique, un temps qui s'évoque au passé simple, « un beau temps […], semé de batailles, comme une épopée du Tasse et de l'Arioste », dit-il à Louis XIV, et où « [il fut] un héros tous les jours [1] », un temps qui est *le sien*, tout simplement : « Quand on pense que de mon temps on assiégeait les mousquetaires dans les maisons, comme Hector et Priam dans la ville de Troie [2]. »

Ce temps des géants et des actions héroïques est aussi celui des duels, évoqué précisément

1. Alexandre Dumas, *Le Vicomte de Bragelonne*, éd. Claude Schopp, Paris, Robert Laffont (Bouquins), 1991, tome I, chapitre XIV, p. 86.
2. *Ibid.*, chap. LII, p. 313.

comme tel non seulement par d'Artagnan mais aussi par certains personnages de la génération suivante, à même de voir la grandeur d'une époque disparue : ainsi du comte de Guiche, personnage assez déplacé dans son époque (comme Bragelonne, dont il est le meilleur ami), à qui il revient de lier explicitement grandeur d'âme et « *grands* coups d'épée » :

> […] il se dit que le temps était passé des grands coups d'épée entre gentilshommes, mais que la haine, en s'extravasant au fond du cœur au lieu de se répandre au dehors, n'en était pas moins de la haine ; […] qu'en un mot, enfin, après les pères qui s'étaient haïs avec le cœur et combattus avec le bras, viendraient les fils ; qu'eux aussi se haïraient avec le cœur, mais qu'ils ne se combattraient plus qu'avec l'intrigue ou la trahison. [3]

Au-delà de l'opposition entre grands coups d'épée et paroles et actions perfides, ce que voit ici de Guiche est la différence entre une époque où, pour en rester à la question du duel, les édits étaient quotidiennement enfreints et une époque où l'on respecte ceux de Louis XIV ; entre une époque où d'Artagnan lui-même peut dire que « toute mode passe, et [que] la mode est passée des rencontres, sans compter les édits de Sa Majesté qui défendent le duel [4] », et une autre où Louis XIII, évoquant les gardes du cardinal mis hors de combat par les mousquetaires, a ce mot merveilleux :

> […] à vous quatre, sept gardes de Son Éminence mis hors de combat en deux jours ! C'est trop, Messieurs, c'est trop. À ce compte-là, Son Éminence serait forcée de renouveler sa compagnie dans trois semaines, et moi de faire appliquer les édits dans toute leur rigueur. Un par hasard, je ne dis pas ; mais sept en deux jours, je le répète, c'est trop, c'est beaucoup trop. [5]

Avec cette introduction d'une possibilité de *jeu*, en tous les sens du terme, dans la loi s'introduit du même coup la possibilité de récompenser ceux qui sont allés au-delà du savoureux « un par hasard » : à la fin du chapitre, le « sept en deux jours, c'est trop » devient « sept hommes en deux jours, […] c'est assez comme cela […], c'est assez : vous avez pris votre revanche de la rue Férou, et au-delà ; vous devez être satisfaits ». Et comme Louis XIII, c'est explicite, est lui aussi « satisfait », il donne à d'Artagnan quarante pistoles, que celui-ci partagera avec les mousquetaires.

La scène est exemplaire quant à l'exercice du pouvoir et quant à l'argent de *ce temps-là*, figuré dans la poignée d'or donnée par Louis XIII et la manière dont d'Artagnan l'empoche sans façon :

> À cette époque, les idées de fierté qui sont de mise de nos jours n'étaient point encore de mode. Un gentilhomme recevait de la main à la main de l'argent du roi, et n'en était pas le moins du monde humilié. D'Artagnan mit donc les quarante pistoles dans sa poche sans

3. *Ibid.*, chap. LXXXII, p. 510.
4. *Ibid.*, chap. XCIV, p. 599. (Le chapitre s'intitule : « Une foule de coups d'épée dans l'eau ».)
5. A. Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, éd. Gilbert Sigaux, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1962, chap. VI, p. 83.

faire aucune façon, et en remerciant tout au contraire grandement Sa Majesté.[6]

Un peu plus loin dans le roman, Dumas rappellera à deux reprises cette différence de mœurs entre son époque et le début du XVII^e siècle : comme il s'agit cette fois de l'argent donné par les femmes[7] et non par le roi, il introduit dans le parallèle la possibilité d'une condamnation morale ; mais, outre qu'il rappelle le commentaire fait dans la scène que l'on vient d'évoquer, le thème est le même, qui peut se résumer, si l'on veut bien en tirer les conséquences implicites, en une sorte de coïncidence entre courage, voire héroïsme, et argent pris sans honte. Cette coïncidence, qui peut nous paraître à nous aussi étonnante ou au moins paradoxale, est rendue possible par une autre pensée de l'argent, une tout autre valeur à lui et par lui accordée, une autre économie, laquelle est inséparable d'une autre conception du pouvoir : temps absolument *autre*, donc, et pour Dumas et pour nous, temps auquel met fin le règne personnel de Louis XIV avec la nouvelle économie et le nouvel exercice du pouvoir qui se mettent alors en place. Cela est bien connu : c'est de l'Histoire. Et le texte de Dominique Fernandez, *Dumas baroque*, oppose très justement cette économie précapitaliste, dans laquelle l'argent se donne, à l'économie qui se met en place avec Colbert et Louis XIV. C'est bien en effet au nom de *la raison d'État* qu'il faut « renoncer à l'économie de la dépense, à l'habitude des duels, au faste baroque, à l'indépendance individuelle[8] », toutes choses qui ont cours dans *Les Trois Mousquetaires* et qui, dans *Le Vicomte de Bragelonne*, sont, comme l'héroïsme d'un autre âge, vouées à disparaître. Il est donc parfaitement logique que Dumas, écrivant la trilogie en pleine monarchie bourgeoise, prenne à son compte dans la première partie de l'œuvre ce « en ce temps-là » qui sera mis au compte des personnages dans *Le Vicomte de Bragelonne*.

Cela dit, au-delà de l'Histoire, ou plutôt la mettant en scène de façon romanesque et poétique, deux choses nous retiennent : d'abord que le « en ce temps-là » *de Dumas* ne porte pas sur la grandeur, l'héroïsme ou le courage, mais, à plusieurs reprises, sur l'argent donné et reçu sans honte, et donné non comme récompense d'un service rendu mais pour le plaisir – détail significatif, donc, que cet argent « baroque », pris dans le paradigme des valeurs de l'autre temps, et valant pour elles ; ensuite, et c'est en cela aussi que la scène où Louis XIII donne de l'argent à d'Artagnan est exemplaire, cet argent-là, autour duquel rien ne se noue, qui ne *compte* pas, peut-on dire, qui est de hasard, dont on parle sans cesse

6. *Ibid.*, p. 84.
7. *Ibid.*, chap. XI, p. 123, et chap. XXXV, p. 401.
8. Excellente préface au *Vicomte de Bragelonne*, p. XVI.

dans *Les Trois Mousquetaires* parce qu'on n'en a pas, dont on rêve mais qui ne donne ni puissance ni pouvoir, qui n'est qu'un moyen pour mener à bien une entreprise, cet argent-là, sans importance réelle ni pour les personnages ni pour le roman, se voit, se touche, se compte, se partage, et s'entend (d'Artagnan ne cesse de « faire sonner dans sa poche » pièces, sac et bourse).

Cette manière de rendre visible une économie du jeu, de la dépense et de la circulation des richesses produit dans les deux premiers romans, dans le premier surtout, un certain nombre de scènes savoureuses et appréciées comme telles : ainsi d'Artagnan estime-t-il que « ce sera une chose doublement divertissante que de sauver la reine avec l'argent de Son Éminence [9] », cet argent étant le sac donné par Richelieu à Bonacieux pour faire de celui-ci « l'espion de sa femme », lequel sac passe de l'armoire du mari dans la poche de d'Artagnan par l'intermédiaire, précisément, de M^me^ Bonacieux. Et c'est en effet tellement « divertissant » que Dumas en rajoute : Richelieu donne à Bonacieux cent pistoles, lesquelles en deviennent trois cents en passant dans la poche de d'Artagnan [10].

L'argent est donc en ce temps-là quelque chose qui circule, qui n'appartient en propre à personne, et qui peut changer de valeur en passant de l'un à l'autre : ce qui importe étant ce que l'on en fait, la quantité de plaisir ou d'aventure qu'il permet, il a la valeur qu'on lui donne à un certain moment, en fonction de qui, fugitivement, l'a dans sa poche. Il en est de l'argent comme de Grimaud partagé en dix parts de cent pistoles par Athos, qui le joue aux dés avec un Anglais : « avec les dix parts de Grimaud, qui ne vaut pas en tout un ducaton », Athos regagne le diamant qu'Anne d'Autriche a donné à d'Artagnan, et ce diamant, qui vaut pour celui-ci bien plus que les mille pistoles auxquelles il a été estimé alors, ne lui sera payé que sept mille livres [11] lorsqu'il le vendra pour essayer de prévenir l'assassinat de Buckingam. Combien la reine l'a-t-elle racheté à M. des Essarts, nous ne le savons pas ; mais Mazarin, à qui elle l'a donné pour qu'il le remît à d'Artagnan, et qui le garde, estime qu'il vaut « au moins dix mille livres ». D'Artagnan réussit à se le faire donner (ou restituer, comme on voudra) par Mazarin, et le revendra en Angleterre pour payer la disparition du bourreau de Londres : douze mille livres – argent donné en pure perte, comme on sait, Mordaunt se substituant au bourreau pour l'exécution de Charles I^er^.

Tout comme le sac de pistoles qui appartient à Bonacieux reste l'argent du cardinal et est dépensé par les mousquetaires, la bague offerte à

9. *Les Trois Mousquetaires*, chap. XVIII, p. 207.
10. *Ibid.*, chap. XIV, p. 167 (cent pistoles) ; chap. XIX, p. 214 (trois cents). C'est le bon chiffre, si j'ose dire : il ne variera plus.
11. C'est-à-dire environ 700 pistoles (*ibid.*, chap. XLVII, p. 514). Grimaud partagé en dix parts de cent pistoles : *ibid.*, chap. XXVIII, p. 331.

d'Artagnan, qui porte, selon Tréville, un nom terrible « qui peut trahir celui qui la porte » et qui est pour d'Artagnan « un talisman enchanté [12] », n'a qu'une valeur d'usage et reste jusqu'à sa dernière apparition, c'est-à-dire jusqu'à la dernière action qu'elle permet, « le fameux diamant de la reine [13] ». Quant à la deuxième bague donnée à d'Artagnan par Anne d'Autriche, à la fin de *Vingt ans après*, rien à en dire : « il est trop tard [14] », la Fronde est finie, et on est dans un moment de passage ; pas encore dans l'économie du *Vicomte de Bragelonne*, mais plus dans celle des *Trois Mousquetaires.* Les dons peuvent se reprendre, tel le brevet de capitaine des mousquetaires dont d'Artagnan dira dix ans plus tard que Mazarin le lui a donné et repris, et les bagues ne sont plus que des bagues, et encore… : la première était réapparue vingt ans après, dix ans plus tard la seconde est comme si elle n'avait pas existé. Et si d'Artagnan l'a vendue, ce n'est ni pour sauver une reine, ni pour tenter de sauver un roi : de toute façon, il n'y a plus de roi, plus de reine. Les dix ans qui séparent l'un de l'autre les deux derniers romans de la trilogie sont dix années pendant lesquelles le roi, majeur, n'est pas roi. Si, dès la Fronde, « les hommes commençaient à diminuer de taille [15] », une fois la paix obtenue (par des traités dans lesquels les nobles se font acheter par le pouvoir), ils ont atteint la juste dimension d'un monde dans lequel est roi celui qui a la toute-puissance que donne l'or. C'est répété comme un leitmotiv au début du *Vicomte de Bragelonne* par Louis XIV, par Anne d'Autriche, par d'Artagnan : soit il n'y a qu'un roi, Mazarin, soit il y en a deux, Mazarin et Fouquet.

« De l'argent, et beaucoup ! »

Devenu vraiment roi, Louis XIV donnera beaucoup d'argent à d'Artagnan, plus que Louis XIII, plus que Mazarin : de l'argent de l'époque, c'est-à-dire invisible, qui ne brille pas, qui n'alourdit pas les poches – de l'argent sous forme de « bons » à aller toucher chez Colbert ou chez Fouquet. D'Artagnan n'a plus à tendre la main pour empocher sans vergogne les pièces d'or ou les sacs de pistoles, n'a plus à demander « de l'argent, et beaucoup ! », comme il le fait à Mazarin [16]. C'est plutôt à Louis XIV ou à Colbert que, pendant toute la période qui précède et accomplit la ruine de Fouquet, pourrait être attribuée la réplique : mais là non plus, l'argent ne se verra pas – ni lorsque Fouquet le donne, ni lorsque le roi (ou Colbert) le reçoit. On sait qu'il faut « le temps de compter les écus [et que] l'on

12. *Ibid.*, chap. XXIII, p. 256, et chap. XXXVIII, p. 422.
13. *Vingt ans après*, chap. LXVIII, p. 1353.
14. *Ibid.*, chap. XCV, p. 1573.
15. *Le Vicomte de Bragelonne*, chap. XIV, p. 87.
16. *Vingt ans après*, chap. V, p. 755 : c'est Mazarin qui résume ainsi la réponse de d'Artagnan.

ne tire et l'on ne pèse qu'un million par jour[17] », donc qu'il y a quelque part de l'or, qui doit briller comme brillait celui du temps passé, on sait ce qu'ont coûté les feux d'artifice de Fontainebleau – que, cela dit, on voit moins que ceux de Vaux –, mais l'argent est essentiellement dans le dernier roman une affaire de signature.

Avec le règne effectif de Louis XIV, l'argent ne se voit plus parce qu'il se confond, de fait, avec le pouvoir : jusqu'à la disparition de Mazarin, il le donne ou donne la puissance (à Mazarin lui-même, à Fouquet) ; lorsque Louis XIV déclare que « tout est changé[18] », tout l'est aussi sur ce plan : l'argent est maintenant à sa place, au lieu même du pouvoir, et c'est un pouvoir qui brise ou enchaîne les puissances autres, qu'il ne tolère pas. Pour les briser, il ruine ou confisque ; pour les enchaîner ou les asservir, le pouvoir paye mais ne donne pas : il récompense un service rendu ou, mieux encore, achète un service à venir.

Entre le temps de Richelieu et Louis XIII, qui, chacun à sa manière, donnent pour rien ou pour récompenser une action hors la loi (même le brevet de lieutenance dans les mousquetaires est donné par Richelieu à d'Artagnan pour le meurtre de Milady), et celui de Louis XIV, qui fixe le salaire de d'Artagnan, entre l'argent baroque et l'argent classique, celui de l'État, l'époque de Mazarin, qui tient des deux modes : l'argent est en même temps concentré et visible, et le capital accumulé, source de jouissance. L'argent se voit encore mais circule moins que dans *Les Trois Mousquetaires*, on le dépense moins pour boire et pour jouer, l'époque est moins exubérante : Porthos est riche, Athos est devenu raisonnable, Aramis vend ses sermons, il n'y a plus guère que d'Artagnan pour courir encore après l'argent – ou plutôt pour soupirer après la richesse qu'il n'a pas. Heureusement, le cardinal est là, ce qui introduit une autre sorte de jeu, qui consiste à « faire suer [de l'argent] au Mazarin[19] ». Le fréquent parallèle fait au début de *Vingt ans après* entre ce ladre de Mazarin et Richelieu qui « eût déjà donné cinq cents pistoles d'arrhes » ou qui « eût dit "cinq cents écus pour le conseiller"[20] » introduit une différence qui, au-delà de la prodigalité et de l'avarice, affecte l'argent lui-même : l'argent donné par Richelieu est, on l'a vu, le sien, alors même qu'il l'a donné ; celui que l'on parvient à soutirer à Mazarin est de l'argent gagné comme celui que l'on gagne au jeu, et que lui-même a d'ailleurs acquis en jouant, c'est-à-dire en trichant : car « Mazarin était tricheur au jeu […] : il appelait cela prendre ses avantages[21] ».

Avec Mazarin s'introduit donc dans le roman un goût et une science de l'argent qui ne sont pas

17. *Le Vicomte de Bragelonne*, chap. XCVI, p. 613.
18. *Ibid.*, chap. LIII, p. 322.
19. *Vingt ans après*, chap. XLIV, p. 1118.
20. *Ibid.*, chap. V, p. 755, et chap. XXIX, p. 986.
21. *Ibid.*, chap. IV, p. 741.

le seul fait du cardinal mais qui trouvent en lui leur origine : c'est visible dans un des premiers chapitres, lorsque d'Artagnan, aussi pauvre qu'il l'était jadis (mais d'une pauvreté différente, celle de qui a été oublié et à qui l'on a même oublié de payer ses trois derniers mois de service), parvient à se faire donner un sac d'écus par Mazarin [22]. Invité à faire ses conditions pour servir celui-ci, d'Artagnan a dit « de l'argent », Mazarin a répondu qu'il n'y avait pas d'argent dans les coffres du roi ; d'Artagnan insiste, Mazarin fait une vague promesse pour un futur indéterminé ; d'Artagnan lui prouve qu'il ne peut pas partir à la recherche de ses amis sans argent, et Mazarin se résigne :

> […] allant à une armoire fermée d'une triple serrure, il en tira un sac, et le pesant dans sa main deux ou trois fois avant de le donner à d'Artagnan : – Prenez donc ceci, dit-il avec un soupir, voilà pour le voyage.

À partir du moment où le sac est passé de l'armoire de Mazarin dans la poche de d'Artagnan, toutes les monnaies de l'époque défilent : d'Artagnan se dit que si ce sont des doublons d'Espagne ou des écus d'or, ils pourront « faire affaire ensemble » ; une fois dehors, il regarde dans le sac, et voit que ce sont des écus d'argent. Resté seul, le cardinal compte ses gains, en mêlant toutes les monnaies, ce qui rend le passage difficilement compréhensible en même temps que très parlant :

> Cent pistoles, murmura-t-il, cent pistoles ! Pour cent pistoles j'ai eu un secret que M. de Richelieu aurait payé vingt mille écus. Sans compter ce diamant […], qui vaut au moins dix mille livres.

La scène est exemplaire, comme l'était celle des *Trois Mousquetaires* où Louis XIII donne une poignée d'or à d'Artagnan : et parce que le cardinal est d'abord le vainqueur à ce jeu nouveau où il gagne en trichant, jeu que d'Artagnan apprend vite, ce qui lui permettra de gagner lui aussi de temps en temps [23] ; et parce que, en vingt ans, l'argent est devenu quelque chose qui se compte précisément et que certains comptent mieux que d'autres, quelque chose que l'on réclame, que l'on convoite pour lui-même, qui ne se dépense ni ne se donne. Et il ne s'agit pas là du seul Mazarin : l'argent reçu de Louis XIII avait été immédiatement partagé et dépensé ; l'argent soutiré à Mazarin passe de l'armoire de celui-ci à celle de d'Artagnan. Non qu'il devienne à proprement parler une valeur ni un signe de puissance, comme il le sera dans *Bragelonne* : l'argent est très précisément ce qu'en fait Mazarin lui-même, ce que l'on désire et que l'on garde, ce dont on jouit alors même qu'on le possède. Et si d'Artagnan traverse aussi heureusement les époques, c'est qu'il est sur ce plan et sur quelques autres dans une singulière sympathie avec Mazarin [24], laquelle se manifeste

22. *Ibid.*, chap. v, p. 752-757.

23. *Ibid.*, chap. xxix, p. 985.

24. « … nous nous appréciions mutuellement », dit-il après sa mort ; *Le Vicomtede Bragelonne*, chap. liii, p. 316.

aussi par une semblable jouissance capitaliste : même lorsqu'il ne fera plus sonner les pièces dans sa poche, il éprouvera toujours un certain plaisir à « toucher » (de) l'argent.

Dans *Vingt ans après*, la fortune de Mazarin, enfouie dans un caveau de Rueil, est un « trésor » et, lorsque son possesseur descend le visiter, d'Artagnan entend le son du sac d'or que l'on remue [25] ; une dizaine d'années plus tard, ce même argent de Mazarin est explicitement ce qui le fait plus roi que le roi : nul trésor caché mais une fortune connue de tous, pas de pièces d'or mais des chiffres, un testament, du papier, une signature. De l'un à l'autre roman, l'argent a acquis un poids romanesque considérable et a, parallèlement, perdu son poids matériel ; il n'est plus ce avec quoi l'on joue, comme dans *Les Trois Mousquetaires*, ni l'objet d'un autre jeu, comme dans *Vingt ans après* : il est devenu, plus sérieusement, le chiffre du pouvoir.

Poids de l'argent, valeur du papier

Sauf exceptions, de ce fait, l'or ne brille plus, voire disparaît. L'argent que l'on pèse et soupèse, les pièces, les sacs, les bourses laissent place aux comptes ; l'argent n'est plus détourné, ni gagné : il est confisqué, englouti par le pouvoir royal, lequel n'est d'ailleurs effectif que lorsque Colbert apporte à Louis XIV les treize millions cachés de Mazarin [26].

Chacun est riche d'ailleurs dans *Bragelonne*, à partir du moment, qui ne tarde guère, où Louis XIV et d'Artagnan, chacun de son côté, le sont devenus. Et, comme « tout est changé », ainsi que l'annonce Louis XIV à d'Artagnan, celui-ci sera payé royalement maintenant qu'il n'a plus besoin de l'être : c'est ainsi que raisonnent et d'Artagnan et le lecteur, mais non le roi, pour qui les comptes sont différents, ou plutôt qui rappelle que ce qui importe aujourd'hui, c'est le compte du roi : « […] vous avez votre argent, non le mien ; ce n'est pas mon compte [27] ».

Il va de soi que l'argent *de Louis XIV* n'a pas du tout la même signification que l'argent de Richelieu, celui avec lequel il était si divertissant de sauver la reine. Le génitif et les possessifs, qui indiquaient précédemment un certain type de relation – laquelle pouvait être celle qui attachait l'argent au donateur –, sont à présent de véritables « possessifs » au sens spécialisé et restrictif du terme : argent royal, donc, dont Louis XIV dispose pour s'assurer le service de d'Artagnan, argent que même il lui impose en quelque sorte. Pas de cadeau fait pour le plaisir, pas de marchandage ni de jeu : Louis XIV sait que cet argent est

25. *Vingt ans après*, chap. XCI, p. 1541.
26. *Le Vicomte de Bragelonne*, chap. L.
27. *Ibid.*, chap. LIII, p. 324.

le sien, et que chacun doit s'en souvenir. Dans cet entretien, le plus précisément économique qui soit dans toute la trilogie (les appointements sont fixés par le roi, qui entre dans le détail des frais, rachète son cheval à d'Artagnan, lui dit qu'il paiera son logement en ville, revient, hors sujet, sur les frais qui s'ajoutent aux appointements), il s'agit en même temps, et visiblement, d'une affaire proposée par l'un à l'autre et du paiement par le maître [28] de celui que, sans notre amitié pour d'Artagnan, nous appellerions son contremaître.

C'est dans ce « en même temps » et dans ce qu'il suppose que réside le véritable changement qu'instaure le règne de Louis XIV ; celui-ci achète d'Artagnan, comme le faisait Mazarin, mais, outre qu'il ne lui donne pas l'occasion de marchander, tout semble se situer ailleurs et est ailleurs en effet : dans le pouvoir s'accaparant la puissance de l'autre, dans le pouvoir enfin évident du fait de cet argent – lequel se déclare comme tel, se compte sans astuce de joueur, en additionnant, et se donne comme un brevet.

De ce papier, de ce bon à toucher, chez Fouquet ou chez Colbert, d'Artagnan dit bien, à la fin de l'entrevue, que « c'est de l'argent, et [que] l'argent se lit ou se compte » ; il ira même jusqu'à se dire, à la fin du chapitre : « La pluie d'Angleterre continue ! restons sous la gouttière » ; mais s'il peut avoir conservé (ou feindre d'avoir conservé) sa légèreté, l'argent, lui, tout immatériel qu'il est devenu, est lourd de ce qu'il représente désormais : il ne sera plus jamais l'argent du jeu ou de l'aventure, cet argent invraisemblable et tellement vivant que Planchet, voyant « bouillonner hors du sac les écus reluisants qui frétill[ent] comme des poissons hors de l'épervier, […] trempant jusqu'au mollet dans cette marée toujours montante de pièces fauves ou argentées […], tourn[e] sur lui-même comme un homme foudroyé, et [vient] s'abattre lourdement sur l'énorme monceau que sa pesanteur [fait] crouler avec un bruit indescriptible [29] ».

La folle aventure anglaise, explicitement anachronique (elle a réussi à d'Artagnan « comme aux capitaines du XV^e siècle les coups de main et les aventures [30] »), est une de ces choses « merveilleuses » qui échappent au système de l'époque, lequel n'est évidemment pas encore mis en place dans toute sa rigueur (Mazarin est encore vivant, d'Artagnan a démissionné, Louis XIV n'est pas encore vraiment roi) mais est déjà présent, on l'a vu, en esprit : et l'aventure anachronique est payée avec un argent qui l'est tout autant, celui qui se voit et se partage, plein de bruit et de couleur – un argent teinté de l'aventure elle-même, dont Planchet réclame l'histoire tandis qu'il fait

28. Le mot revient souvent dans ce chapitre LIII, tout comme le « vous êtes à moi ».
29. *Ibid.*, chap. XXXVIII, p. 243.
30. *Ibid.*, chap. LIII, p. 321.

des piles : car, dit-il, « ce doit être encore plus beau que l'argent[31] ».

Jamais l'argent n'aura autant brillé, jamais il n'aura autant pesé que dans les rares moments où, dans cette dernière partie de la trilogie, on le voit, et qui relèvent tous d'un héroïsme d'un autre âge : ainsi de « la dot » de M^me^ de Bellière[32], ce million qu'elle apporte à Fouquet pour le sauver et qui prend plus de place à lui seul que les quatre ou cinq millions que le Surintendant fait compter à Louis XIV ; ainsi de ce même million à elle restitué par Fouquet sous sa forme première : vaisselle, argenterie, orfèvrerie dont elle avait demandé la fonte réapparaissent, avec les bijoux dont elle avait ordonné la vente, au cours d'un souper « commencé de cette héroïque façon » : les bijoux forment une « pyramide de diamants, de saphirs, d'émeraudes », la vaisselle éblouit, qui est un reste de « ces vieilles magnificences que les artistes florentins […] avaient sculptées, ciselées, fondues pour les dressoirs de fleurs, quand il y avait de l'or en France […] ; alors que seigneurs, se battant contre seigneurs, se tuaient mais ne se pillaient pas[33] ».

Le « en ce temps-là » qui s'entend ici, lequel englobe l'époque de la Fronde, qualifiée de « guerre de bon goût », évoque d'un même mouvement merveilles artistiques d'un autre temps, époque révolue où les richesses cachées, enfouies, celles que l'on croit perdues, peuvent réapparaître, et héroïsme des cœurs généreux, celui de M^me^ de Bellière autant que celui de Fouquet, lequel a vendu sa charge de procureur général pour racheter à l'orfèvre vaisselle et bijoux.

À côté de cet or qui brille (tant celui de d'Artagnan que celui de M^me^ de Bellière), et qui n'est que bien peu de chose par rapport aux millions de Mazarin, de Fouquet, de Louis XIV et du général des Jésuites[34], tous ces morceaux de papier, bons et quittances, qui serviront à la ruine de Fouquet et sur lesquels s'édifieront la fortune et la toute-puissance du roi. Et, en particulier, cette quittance de treize millions donnée par Mazarin à Fouquet, et dont celui-ci s'avise (dans le chapitre qui suit ce qu'il convient d'appeler le *don* de sa vaisselle et de ses bijoux à M^me^ de Bellière) qu'elle lui a été volée.

Treize millions, et non une trentaine comme le disait M^me^ de Chevreuse dans un chapitre antérieur[35] : autrement dit, exactement la même

31. *Ibid.*, chap. XXXVIII, p. 243.
32. *Ibid.*, chap. CI et CII.
33. *Ibid.*, tome II, chap. CLXXXVI, p. 333.
34. *Ibid.*, chap. CXXXIV, p. 10-11.
35. *Ibid.*, chap. CLXXIX, p. 289 ; dans le chapitre suivant, M^me^ de Chevreuse propose ses lettres à Colbert : la somme détournée n'est pas chiffrée ; dans le chapitre CLXXVII, Aramis parle précisément de treize millions à Fouquet, lequel se rappelle l'événement grâce au chiffre (p. 336) ; comme pour la variation de cent à trois cents pistoles dans *Les Trois Mousquetaires*, le chiffre, ensuite, ne change plus (*cf.* chap. CCXX, p. 547).

somme que celle que Colbert a apportée au roi à la mort de Mazarin, somme grâce à laquelle Louis XIV se sent enfin roi. Cet argent secret, hors testament, dont Louis XIV ne veut pas que l'existence soit connue, nul ne pourra jamais dire que c'est celui-là même que Fouquet est injustement accusé d'avoir détourné puisque, dit Colbert, il n'y a d'argent nulle part, rien que du crédit[36]. C'est le même argent, cela dit, au sens où, dans la nouvelle époque qui se met en place, l'argent qui compte, celui qui donne et qui *est* la puissance, est précisément cet argent-là, celui qui est une idée et une valeur, celui que le pouvoir absorbe, celui que dorénavant seul le roi peut voir :

> Louis descendit alors et alla visiter lui-même les barriques d'espèces, or et argent que, par les soins de Colbert, quatre hommes à lui venaient de rouler dans un caveau […]. Cette revue achevée, Louis rentra chez lui, suivi de Colbert.[37]

Grâce à cette coïncidence entre les deux sommes, la ruine de Fouquet, fondée sur un double vol (celui de Mazarin, celui de la quittance donnée par celui-ci au Surintendant), se trouve faire la fortune du roi, qui est, avec Colbert, le seul à connaître l'existence de cet argent escamoté.

Jusqu'à l'argent du jeu qui, dans ce nouveau système, disparaît : dans le chapitre « Le jeu de M. de Mazarin », on voit de l'or, et de l'or donné par Mazarin à Philippe d'Orléans, qui sort en titubant sous le poids des pièces qu'il a ramassées sur la table et empochées : « Comme c'est lourd, cent cinquante mille livres[38] ! » ; dans le chapitre intitulé « Le jeu du roi », seule brille Henriette d'Angleterre : on joue, oui, sans doute, mais si les gains sont rapidement évoqués, ils sont invisibles ; c'est que le « jeu du roi » est autre, où Fouquet perd quatre millions.

En devenant métaphorique (« M. Colbert tenait mes cartes[39] »), le jeu a suivi la même évolution que le duel : on ruine aujourd'hui comme on hait et comme on se bat, à coup de phrases et de signatures.

36. *Ibid.*, tome I, chap. XLIX, p. 295-296.
37. *Ibid.*, chap. L, p. 300.
38. *Ibid.*, chap. XLII, p. 258.
39. *Ibid.*, chap. XCVI, p. 614.